



GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 125.

LUNDI, 2 Mai 1868.

EXTÉRIEUR.

RUSSIE.

Petersbourg, le 2 avril.

LA Gazette de la Cour donne la suite du rapport sur les opérations de notre armée en Finlande, depuis le 14 jusqu'au 19 février, v. st.

Le 14, le général major Muller II attaqua quatre bataillons ennemis et un escadron dans le village d'Orimattila. Malgré la plus vive attaque (est-il dit dans ce rapport), l'ennemi se défendit vaillamment, et entretint jusqu'au point du jour un feu violent de mousqueterie des fenêtres des maisons et autres bâtimens qu'il occupait. Cette résistance, jointe au froid violent qu'il faisait, anéantirent tellement nos soldats, qu'ils pénétrèrent avec rage dans le village, et même dans les maisons, et se jetèrent à la bayonnette sur l'ennemi, qui se défendit encore et se retira ensuite.

Le 17, il y eut près du village d'Okerals une affaire des plus chaudes, qui dura depuis quatre heures après-midi jusqu'à minuit. Les Suédois eurent 58 hommes tués et 40 blessés, qu'ils emmenèrent tous avec eux. Nous fîmes prisonniers le major Essen, du régiment d'infanterie de Tawastetrus, qui était dangereusement blessé, 4 bas-officiers, un sous-chirurgien et 10 soldats. Nous avons eu de notre côté 4 hommes tués ; le chef du 26^e régiment de chasseurs, colonel Erickson, le lieutenant-colonel Karpenhow, les majors Latuchin et Keschelaw, ainsi que 2 autres officiers et 52 soldats ont été blessés ; trois chasseurs sont égarés. Nous avons trouvé à Helsingsfors 18 pièces de canon, 20.000 boulets, 4000 bombes et grenades, 4550 fusils, etc. Le chambellan comte de Buxhowden a reçu de l'Empereur une bague en diamant, avec le chiffre du monarque. Chaque soldat qui a contribué à chasser l'ennemi de Korsby, a reçu un rouble d'argent. On a établi en Finlande trois lignes d'hôpitaux russes, propres à contenir 1500, 2000, et 2500 malades.

C'est le 11 mars que nos troupes sont entrées à Abo, capitale de la Finlande suédoise. Nous y avons trouvé 200 pièces d'artillerie et 60 à Tanagerhut. (Journal du Commerce.)

VALACHIE.

Bucharest, le 2 avril.

Le nombre des troupes russes augmente tous les jours en Valachie. Deux mille hommes ont passé le 17 et le 18 à Bucharest, venant d'Yassy et de Fokshane, et prenant la route de Craïova. On annonce la prochaine arrivée d'un autre corps de 15.000 hommes, sous les ordres des généraux Platow, Isaïff et Kamenskoï. L'opinion se partage sur le but de tous ces mouvemens. Les uns pensent que la marche des troupes russes a pour objet de secourir les Serbiens, qui craignent d'être incessamment attaqués par les Turcs ; d'autres attribuent aux Russes le projet de consolider leur établissement en Valachie. Toutes les mesures qu'ils prennent ressemblent à une prise de possession. Le général russe Mileradowitz vient de notifier au divan de Valachie, qu'Ypsilanti n'aurait plus d'ordre à donner dans ces provinces, et il a nommé pour remplacer provisoirement l'autorité de cet ancien hospodar, un comité de quatre principaux boyards.

(Journal de l'Empire.)

SERBIE.

Belgrade, le 31 mars.

M. de Rodofnikin, conseiller-d'état de Russie, a, dit-on, reçu, le 16 de ce mois, un courrier venu de Valachie. On assure qu'en conséquence il a prévenu le sénat serbien que l'armistice conclu pour sept mois avec la Porte, à Slobodja, le 28 août de l'année dernière, expirait le 28 mars ; que la Porte n'avait pas accédé aux demandes de la Russie, et ne voulait point renoncer à la Serbie ni à aucune province ; et qu'ainsi le sénat devait faire tous les préparatifs de guerre, et cependant attendre de nouveaux ordres pour en venir à une rupture. On a reçu par le même courrier la nouvelle que le grand quartier-général des troupes russes s'était porté en avant de Bucharest, et que le général Mileradowitz avait été nommé commandant en chef de ces troupes dans la Valachie et la Moldavie, à la place du prince Prozorowski, retiré pour raison de santé.

On croit remarquer qu'en conséquence de la communication faite par M. de Rodofnikin, il regne plus d'activité parmi les Serbiens. Cependant il n'est pas encore question de marches de troupes ; seulement on approvisionne les places de la Serbie.

Le 28, le général en chef des Serbiens, Georges Petrowitsch Czerny, est revenu de sa terre de Topela, où il a fait un court séjour, après la revue de ses troupes, et il est arrivé ici par Ostronitza. (Idem.)

DANEMARK.

Copenhague, le 16 avril.

On a répandu ici le bruit, depuis quelques jours, que nos troupes de Norwège avaient pénétré en Suède, repoussé un corps suédois qui s'opposait à leur passage, et brûlé plusieurs magasins. On ajoute que d'autres troupes ont débarqué en Norwège, à bord de bâtimens hollandais. Nous attendons la confirmation de ces nouvelles.

— On porte au nombre de onze celui des vaisseaux ennemis qui se trouvent actuellement dans le Belt, dont trois vaisseaux de ligne, deux frégates, deux bricks, et quatre yachts autrefois danois, équipés aujourd'hui en corsaires. C'est S. Samuel Hood qui commande ces bâtimens.

— D'après des lettres particulières du Holstein, il s'est montré quelques vaisseaux ennemis, tantôt isolément, tantôt plusieurs ensemble, près d'Heiligenhafen, Fehmern et autres endroits. Tout est prêt pour les recevoir, dans le cas où ils formeraient une tentative de débarquement.

— Les Anglais ont bombardé, le 8 de ce mois, la petite île de Fejee ; ils ont endommagé plusieurs maisons, sans que personne heureusement ait péri. On ne voit pas quel peut être le but de cette expédition aussi inutile que peu dangereuse.

— Il y a eu, dans les derniers jours du mois de mars, un incendie à Skydebiorg en Fionie. Les troupes françaises qui se trouvaient dans l'île, ont réussi, par leur courage et leur adresse, à empêcher le progrès des flammes. M. le chambellan de Cederfeldt leur donna une récompense qu'ils n'acceptèrent qu'en la distribuant parmi ceux qui avaient souffert de ce malheureux accident. Ce sont-là de ces traits qui honorent nos dignes alliés, et qui nous font apprécier combien il est glorieux pour la nation danoise de s'associer à leurs exploits et à leurs actions louables.

(Gazette de France.)

Elseneur, le 15 avril.

Il y avait, le 11 de ce mois, sur la côte de Suède vis-à-vis cette ville, six vaisseaux de guerre anglais, dont une frégate, deux cutters étaient arrivés le 10, et un vaisseau de 74 était arrivé le 8. Aujourd'hui on compte, dans le Sund, quatre vaisseaux de ligne anglais, une frégate et trois bricks. L'un des vaisseaux de ligne porte pavillon de contre-amiral.

— On découvre, à la vue de la pointe occidentale de l'île d'Amak, 3 gros vaisseaux de guerre dans la baie de Kiøge ; on ignore si ce sont des bâtimens anglais ou suédois ; on croit que ce sont des vaisseaux de ligne.

— Les nouvelles de Stockholm marquent que la conquête de la Finlande par les Russes a occasionné un grand renchérissement de vivres dans cette capitale de la Suède. Tout l'argent des Anglais ne suffit pas pour faciliter le débit des denrées de première nécessité. (Idem.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 17 avril.

Il paraît que le roi de Suède n'a pas encore assez d'ennemis ; et quoiqu'en guerre avec la France, la Russie et le Danemark, il veut encore provoquer d'autres puissances. Le comte de Duben, son chargé d'affaires près de notre cour, a remis dernièrement à M. le comte de Stadion, notre ministre des affaires étrangères, une note qu'on dit relative aux liaisons que notre cour a contractées avec les autres puissances continentales, et dans laquelle il se plaint de ce que l'Autriche n'est pas restée neutre, ou même ne s'est pas liée avec l'Angleterre. Il devient de jour en jour plus probable que notre cour

ne tardera pas à intimer au comte de Duben l'ordre de quitter les Etats autrichiens.

— L'Empereur a entièrement approuvé la conduite énergique qu'a tenue M. le baron de Bender, notre ministre plénipotentiaire à Stockholm, lors de l'arrestation de M. d'Allopeus et de sa légation. Un courrier vient d'être expédié à ce ministre ; on croit qu'il lui porte l'ordre de quitter la Suède.

— L'Empereur de Russie a fait remettre à notre cour une note relative à la conduite du roi de Suède, et à la détermination qu'il a prise en conséquence, de poursuivre la guerre contre la cour de Stockholm avec la plus grande vigueur. Les circulaires que le comte de Romanzoff a transmises à ce sujet à tous les ministres étrangers résidant à Petersbourg, ont été envoyées ici par des courriers extraordinaires. (Publiciste.)

Lubeck, le 20 avril.

Nous avons reçu par la poste d'hier, la nouvelle fâcheuse, de Memel, que le vaisseau lubeckois *Agathon*, capitaine Gaspard-Joachim Koop, allant de Liebau à Carlsrone, et ayant à bord l'ambassadeur de Suède près la cour de Russie, M. le baron de Stedingk, avec une suite de trente personnes, a péri corps et biens sur la côte de Prusse. Au départ de la poste, on n'était parvenu à sauver que le capitaine et deux matelots, et beaucoup de cadavres avaient été poussés sur le rivage. (Idem.)

Des bords du Rhin, le 25 avril.

S. A. le grand-duc de Bade vient de publier dans ses Etats une ordonnance par laquelle il fait connaître que les péages du Rhin, établis jusqu'à présent à Neubourg (dans le Haut-Maigrivat), au Vieux-Bisach (dans le Brisgaw), et à Salsbach (dans la principauté de Bade proprement dite), se trouvent supprimés pour toujours. Il n'y aura plus à acquitter dans la suite, le long des rives badoises du Rhin, que les seuls péages qui ont été établis par la convention concernant l'octroi de navigation du Rhin.

On surveille avec beaucoup d'activité, dans le pays de Bade, toutes les personnes qui étaient connues autrefois pour s'occuper de contrebande et du transport de marchandises prohibées en France, sur la rive droite du Rhin. Par les mesures qui ont déjà été prises depuis quelque temps, la contrebande a beaucoup diminué, et on est fondé à croire que ce commerce illicite cessera bientôt entièrement.

(Journal du Commerce.)

INTÉRIEUR.

Nice, 21 avril.

LL. AA. II. le prince Borghèse et madame la princesse Pauline, son épouse, ont quitté cette ville avant-hier à 7 heures du matin, pour se rendre à Turin, et y prendre possession de leur gouvernement-général au-delà des Alpes.

Lyon, le 23 avril.

Notre grand théâtre est fermé, et l'on n'est pas certain qu'il rouvre de sitôt. Mais si une spéculation d'amusement n'a pas trouvé ici d'aliment, il ne faut l'attribuer qu'à nos goûts plus solides : car, d'ailleurs, l'argent est toujours abondant sur la place, et tous les bras, ainsi que tous les métiers, sont en activité. Les campagnes rivalisent d'industrie avec la ville ; et la nécessité ne nous a fait sentir quelques besoins que pour nous mieux mettre à portée d'apprécier nos véritables richesses, et d'exploiter les ressources de notre heureux sol. De toutes parts les semis et les plantations du cotonnier sont tentés avec un zèle qu'on peut dire, pour cette fois, véritablement patriotique ; et l'on espère, qu'après des essais répétés, on parviendra à tirer de notre agriculture une matière aujourd'hui si chère, et qu'il est si difficile de se procurer, qu'il serait même anti-national de chercher à le faire, si ce devait être en payant à la cupidité de nos ennemis un tribut propre à augmenter les richesses dont ils font contre nous un si perfide, mais si peu efficace usage.

Paris, le 1^{er} mai.

On continue de creuser, avec la plus grande activité, les fondations de la nouvelle galerie du Louvre dans le Caroussel. La communication sur cette place, est interceptée pour les voitures, et le sera incessamment pour les gens de pied, depuis l'arc de triomphe jusqu'à la rue de l'Echelle. Les basses constructions de cette galerie, dans la partie attenante au château des Tuileries, sont déjà très-avancées. Les voûtes sont entièrement finies et sont faites avec des pierres appareillées avec beaucoup de soin. Le soubassement des pilastres qui doivent décorer cet édifice, est même déjà élevé du côté de la cour; et l'on vient de dresser un échafaudage pour élever la façade, qui sera probablement très-avancée de ce côté avant la fin de la belle saison.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Lyon, du 19 avril.

65. 82. 24. 74. 77.

LITTÉRATURE.

Eloge de Pierre Corneille, discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 6 avril 1808, par M^{re}. J.-J. Victorin Fabre (1).

Les suffrages de l'Académie, en faveur de cet ouvrage qu'elle a couronné à l'unanimité des voix, nous dispensent d'en faire l'éloge, et même semblent nous interdire cette faculté : nous nous bornerons à mettre sous les yeux du lecteur un analyse de cette intéressante production, et de la nourrir de citations qui donnent une idée juste de la manière et du style de son jeune et labrieux auteur; deux fois couronné comme poète, il l'est ici comme prosateur, et met ainsi un nouveau poids dans la balance en faveur de l'opinion de ceux qui pensent que le talent d'écrire se plie à toutes les formes, lorsqu'il s'appuie sur une instruction solide et que le poète n'est que plus riche, plus fécond, et plus sûr de lui-même lorsqu'il est en même temps littérateur.

L'auteur annonce par son exorde qu'il va montrer dans Corneille, non-seulement le père du théâtre, mais le bienfaiteur des lettres, et l'écrivain qui a eu le plus d'influence sur le développement du génie national. Il poursuit ainsi :

« Lorsqu'on sortit de la barbarie, se formèrent la langue et la littérature d'un peuple, incertaines dans leur marche, elles s'égarent longtemps; elles attendent, pour s'avancer à la perfection, un guide qui leur en marque la route. Les écrivains qui se succèdent dans ces tems d'incertitude, s'ouvrent des sentiers différents; et chacun d'eux croit plier la langue à son génie, parce qu'il n'a point assez de génie pour découvrir celui de la langue et pour le fixer; chacun d'eux aussi pose à son gré les règles de l'art, parce que l'art n'existe point encore. Mais qu'un de ces hommes supérieurs, nés pour la fondation des républiques littéraires, qu'un esprit créateur s'élève, il change tout, donne à tout une face imprévue (2); en cultivant un seul genre de littérature, il féconde tout l'empire des lettres; dans les parties de l'art où il excelle il ne peut être qu'égalé; dans les parties qu'il néglige, il offre encore des modèles qu'il faut étudier même en les surpassant: il détrompe ses maîtres; il forme ses juges; il imprime à sa nation le mouvement de son génie. Tel fut parmi nous Corneille: il éclaira son siècle, il ennoblit sa langue; il créa son art et ses rivaux. »

L'auteur nous présente ici le tableau de notre poésie, et sur-tout de notre théâtre à cette époque; puis il ajoute :

« Et c'était-là la scène française! c'étaient les spectateurs qui devaient juger *Cinna*! c'étaient les rivaux de Corneille et les prédécesseurs de

Racine! Mais pourquoi s'en étonner? Ces défauts, ce mauvais goût qui dégradait notre théâtre, ne les retrouvait-on pas alors dans toutes les parties de la littérature? Ils infectaient le barreau, ils déshonoraient la chaire. La parole évangélique était aiguillée en épigrammes, et la gravité des lois s'égayait en jeux de mots. Mais tout-à-coup quel changement! Du sein de cette confusion universelle s'élève la raison la plus sublime; et les plus hautes conceptions de l'esprit humain honorent une littérature dans l'enfance: Corneille avait paru.

« Cependant Corneille lui-même ne se fraya point d'abord les véritables sentiers de l'art. Entré dans la carrière où triomphaient à l'envi d'ignorans déclamateurs qui se croyaient alors ses maîtres, et s'appelaient par modestie ses rivaux, il écrivit, il est vrai, dans le même genre qu'eux; mais il n'écrivit pas comme eux; et dans ces comédies informes, faibles essais de son talent, il y a plus d'esprit, de verve, d'invention, plus d'intérêt, plus d'art, que dans toutes les pièces alors connues. Elles furent quelques années des chefs-d'œuvre, et, s'il eût cessé d'écrire, elles l'auraient été long-tems. Le peu d'estime qu'elles nous inspirent est le plus bel éloge de leur auteur: il s'est fait oublier lui-même, comme il fit oublier ses rivaux.

« *Médée* sortit la première des limites dans lesquelles le génie de Corneille s'était renfermé jusque-là. Le sujet, fait pour l'opéra, répugnait moins alors à la scène tragique; et *Médée*, faisant des évocations sur le théâtre, n'était qu'une magicienne de plus aux yeux d'un peuple ignorant et crédule, chez qui l'on brûlait encore les sorciers, après avoir long-tems pensionné les astrologues.

« Corneille, dit M. Victorin Fabre, s'était montré dans *Médée* bien supérieur à ses contemporains, mais qu'était-ce pour Corneille qu'une telle supériorité? Le panégyriste de ce grand-homme nous le montre averti par son génie créateur, qu'il y avait dans son art une carrière nouvelle qui devait s'ouvrir devant lui. Il le peint dans la retraite, où, livré à ses libres méditations, il étudie son art, interroge son génie, et prépare son avenir.

« Ce fut là que, réfléchissant sur cet art si vaste et si difficile, Corneille consulta les seuls maîtres dignes de lui, la nature et les tragiques grecs. Il y reçut les leçons de Sophocle et d'Euripide; mais il les reçut en élève fait pour devenir leur émule: il apprit d'eux à les atteindre sans les imiter. En étudiant la tragédie antique, il sut observer les différences que les tems, les lieux, les mœurs et les croyances publiques, la forme et l'objet des représentations théâtrales, devaient produire dans les principes de l'art; il chercha un système dramatique adapté à l'Europe moderne: il le chercha; et, comme Archimède, il put s'écrier: *Je l'ai trouvé!* Il sort alors de sa retraite; il revient à Paris, il y porte le *Cid*; et avec lui ce système nouveau qui fait de la scène agrandie le tableau agissant du cœur humain, et la représentation de la nature morale. »

M. Victorin Fabre se demande si ce système appartient tout entier au génie de Corneille. Il cherche si les théâtres étrangers ne lui en ont pas fourni les élémens. Il trace un tableau rapide de la scène italienne et de la scène espagnole; il prouve que Corneille n'a puisé son système que dans son génie fécond, dit-il, par l'étude de la nature et des grands maîtres de l'antiquité, qui seuls pouvaient lui apprendre les vrais principes de l'art dont il a reculé les limites.

« Pour mieux connaître les créations de Corneille, pour juger de leur étendue, opposons-les aux inventions des tragiques grecs, à leur système théâtral, le seul digne d'une littérature formée avant que le système français fût créé.

« Le théâtre des Grecs, soumis à la fatalité, avait un premier mobile indépendant des passions humaines. Si les malheurs du personnage tragique étaient causés par ses erreurs, par ses fautes ou par ses crimes, ces malheurs entraient dans l'ordre des destinées; ces destinées devaient s'accomplir; et ces crimes annoncés par des oracles, il ne pouvait les éviter. Si l'infortune du héros avait sa cause dans les passions, ces passions étaient allumées par la colère céleste; et le faible cœur d'un mortel, vaincu par la volonté d'un Dieu, ne pouvait ni les régler, ni les vaincre. Ainsi ce n'était point des passions naturelles au cœur humain que naissaient les premiers ressorts de l'intrigue; et ce n'était pas non plus dans l'intrigue que se formait le premier germe d'un dénouement presque toujours nécessaire, et le plus souvent prévu.

« Dès-là qu'une aveugle fatalité disposait de l'action dramatique, les Grecs purent aisément négliger ces passions impétueuses et toujours agissantes qui sont si souvent parmi nous les ressorts de la tragédie. Ces grands moyens de la scène moderne paraissent avoir été trop souvent interdits aux anciens par leur système théâtral, et les plus beaux efforts du talent n'ont su qu'à

peine en déguiser l'absence. La simplicité de leurs drames n'est pas toujours une simplicité féconde: le vide d'action s'y fait sentir, et l'éloquence du dialogue ne sait pas y couvrir toujours le défaut de variété dans les situations et de développement dans les caractères.

« Quant à l'effet moral de ces drames religieux et politiques, c'était, comme un empereur philosophe l'a observé (3), de familiariser les spectateurs avec ces grands tableaux des infortunes humaines; de former un peuple intrépide, ferme dans le malheur, patient dans les souffrances, que les périls ne pussent abattre, ni les revers étonner; qui, dans ces hautes leçons de fatalisme, apprit à porter sans fléchir, le joug pesant des destinées.

« Dans le système moderne, ce n'a plus été le destin qui a fait les infortunes des héros tragiques; ce sont les héros eux-mêmes qui se sont fait leur destin. Dès-lors le ressort de l'action théâtrale a été dans le cœur des personnages. Les passions, leur tyrannie, leurs révolutions, leurs orages, en ont été les riches et féconds mobiles. De l'énergie des passions a résulté la force des caractères; la force des caractères en a fait ressortir les contrastes; du contraste des caractères, de la lutte des passions, sont sorties des situations vives, nombreuses et variées. L'enchaînement des situations, le développement des mœurs et des caractères, ont soutenu l'intérêt, fécondé l'intrigue, rendu la marche de l'action plus continue et mieux graduée. Chaque développement de l'action a produit des émotions nouvelles; selon le précepte de Corneille, le combat des passions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, a occupé la meilleure partie du poème; et comme le prescrit ce grand maître, les fortes et durables impressions se sont multipliées de scène en scène (4). La machine dramatique est devenue plus vaste; et ses ressorts plus artistement combinés, ont été quelquefois mus avec plus de puissance.

« Quand la fable et les révolutions tragiques ont eu leur mobile dans les passions, le talent a vu s'ouvrir devant lui une carrière immense. Les spectacles des Grecs, fondés sur une croyance locale, ne pouvaient admettre que des sujets tirés des annales de la patrie; leur tragédie était essentiellement nationale. Éprouvant la même révolution que les mœurs, moins patriotiques parmi nous, mais plus humaines; offrant sur la scène le tableau des usages, des institutions, des croyances de tous les peuples, la Melpomène moderne, si je puis ainsi parler, est devenue cosmopolite. Par-tout où il naît des hommes, le poète a pu choisir ou se créer son sujet; et son génie n'a plus eu d'autres bornes que celles des tems et du monde connus.

« Le but moral du tragique ancien était de préparer les hommes aux coups du sort, de les roidir contre les revers. Le but moral du tragique moderne est de leur inspirer la confiance d'eux-mêmes et de les armer contre leurs passions. Deux sortes de passions différentes sont représentées sur la scène: les unes, viles et odieuses dans leur cause, criminelles et funestes dans leurs effets; passions des scélérats qu'on livre à l'indignation publique; en les peignant on les fait haïr: les autres, légitimes, ou même intéressantes dans leur cause, non moins cruelles dans leurs excès, passions des cœurs égarés dont les fureurs mêmes sont des faiblesses; elles se montrent, il est vrai, au théâtre, parées de toutes leurs séductions, mais environnées des périls et des malheurs qu'elles entraînent: on ne les hait pas, on le plaint; en les plaignant, on apprend à les craindre, et l'on se délie de leur charme trompeur. En cessant d'être nationale, la tragédie est devenue aussi moins politique; mais elle a été infiniment plus morale, et mieux adaptée dans son but moral aux besoins et à l'intérêt du genre humain. »

L'auteur réfute ensuite ceux qui ont refusé à Corneille la gloire de ces créations.

« O Corneille! s'écrie-t-il; ô génie conquérant et créateur! qui t'apprit à trouver ces nouveaux ressorts, ces hautes combinaisons ignorées dans le plus beau siècle d'Athènes? Qui t'a révélé dans l'empire des arts ces terres inconnues et réservées à ta conquête?... Et ces découvertes sublimes, on ose l'en disputer la gloire! Et les palmes que tu fis naître, on voudrait les placer sur le front d'un rival! Ce rival digne de te suivre, a multiplié tes prodiges, et perfectionné tes créations: il les a perfectionnées, et l'on veut qu'il en soit l'inventeur! Comme si l'on perfectionnait ce qui n'existe pas! comme si l'on inventait ce qui existe! Ah faut-il que l'hommage rendu à un grand-homme, soit encore au fond des tombeaux un outrage à son rival? Faut-il, pour honorer le génie qui perfectionne, le parer de titres usurpés sur le génie qui invente? Et veut-on que le monde littéraire ait aussi ses Améric-Vespuce, comme il a ses Christophe Colomb? »

(3) Marc-Aurèle.

(4) Discours sur la tragédie.

(1) A Paris, chez Baudouin, imprimeur de l'Institut; Bouillat, cabinet littéraire de Girardin, Palais du Tribunal, n° 156; D. Colas, libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26; Gérard, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n° 59; Debray, libraire, rue Saint-Honoré, n° 168; Lelaunay, libraire; Palais du Tribunal.

On trouve aussi chez les mêmes libraires, les ouvrages suivants du même auteur :

Opuscules en vers et en prose, brochure in-8°.

Discours en vers sur les Voyages, in-8°.

(2) Boileau, Art poétique.

« Répondez, vous qui, sans respect pour le grand nom de Corneille, affirmez que Racine le premier, a puisé la tragédie dans le cœur humain (5) : qu'est-ce que puiser la tragédie dans le cœur humain, si ce n'est fonder la tragédie sur le ressort des passions ? et quel est donc le mobile de l'action dans les plus belles pièces de Corneille, dans le *Cid*, dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, dans *Rodogune*, si ce n'est le combat des passions entre elles, et du devoir contre les passions ?

« Corneille n'est pas le peintre des passions (6) ! qu'est-ce à dire ? l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance, et le double fanatisme de la patrie et de la liberté, ne sont-ils pas tracés par Corneille en traits de feu, ou ne sont-ce pas là des passions humaines ? N'est-il pour vous d'autre passion que l'amour, d'autres mouvements passionnés qu'es combats et ses orages ? Eh bien ! Corneille n'a-t-il pas, le premier, peint en maître sur notre théâtre ces orages et ces combats ? Avez-vous donc oublié les scènes héroïquement passionnées de Sévère et de Pauline ? oubliez-vous les mouvements vrais et énergiques de Camille, l'intrigue, les situations, les caractères et le dialogue du *Cid* ?

« Du *Cid* ! quel prodige que ce chef-d'œuvre à sa naissance ! Comment apprécier aujourd'hui tout ce qu'avait de surprenant un tel ouvrage, à l'époque où son titre parut sur un répertoire barbare, qu'il devait faire oublier ?

« Transportons-nous à cette époque mémorable que déjà près de deux siècles séparent de nous (7) ; ne connaissons de notre littérature que les ouvrages connus alors ; et prenons place dans ce parterre qui jugea la naissante merveille du *Cid*. La *Sophonisbe* de Mairat est notre chef-d'œuvre tragique (8) ; le *Cléomède* de du Rier a réuni tous les suffrages (9) ; et la *Marianne* de Tristan, si burlesquement emphatique, et si trivialement affectée, nous venons de l'accueillir avec transport. L'affiche annonce le *Cid* : cette pièce est de l'auteur de *Medée*, de *Medée* bien moins heureuse aux représentations que *Sophonisbe* et *Marianne* : nous allons donc enfin juger si, par de plus dignes veilles, Corneille a pu s'égalier à Tristan et à Mairat.

« La scène s'ouvre : quelle surprise ! quel ravissement ! Nous voyons, pour la première fois, une intrigue noble et touchante, dont les ressorts balancés avec art, serrent le nœud de scène en scène, et préparent sans effort un adroit dénouement : nous admirons cet équilibre des moyens dramatiques qui, réglant la marche toujours croissante de l'action, tient le spectateur incertain entre la crainte et l'espérance, en variant et en augmentant sans cesse un intérêt unique et toujours nouveau ; cette opposition si théâtrale des sentiments les plus chers et des devoirs les plus sacrés ; ces combats où d'un côté luttent le préjugé, l'honneur, les saintes lois de la nature ; de l'autre, l'amour, le brûlant amour, que la nature respectée ne peut vaincre, et que le devoir surmonte sans l'affaiblir. Subjugué par la force de cette situation, je vois tout le parterre en silence, étonné du charme qu'il éprouve, et de ces émotions délicieuses que le théâtre n'avait point encore su réveiller au fond des cœurs. Mais dans ces scènes passionnées où devient plus vive et plus pressante cette lutte si douloureuse de l'héroïsme de l'honneur et de l'héroïsme de l'amour ; lorsque dans les développements de l'intrigue, redoublent de violence ces combats, ces orages des sentiments opposés, par lesquels l'action théâtrale se passe dans l'âme des personnages, et se reproduit dans l'âme des spectateurs... alors au sein de ce profond silence, je vois naître un soudain frémissement ; les cœurs se serrent, les larmes coulent ; et parmi les larmes et les sanglots, s'élève un cri unanime d'admiration, un cri qui révèle à la France que la tragédie est trouvée !

Ah ! ces cris de gloire, ces sanglots, ils retentissent amèrement au cœur de l'envie ; ils réveillent ces honteuses passions, ces jalousies, ces intrigues, premiers hominages rendus par la haine, premiers tributs que le talent impose à la médiocrité. Toutes les prétentions alarmées ont soulevé tous les amours-propres. Une ligue soudaine se forme dans le public des auteurs ; Scudéry s'en proclame le général. Et ces vils conspirateurs, armés de délations et de calomnies, s'assemblent, s'agitent, s'évertuent autour d'un grand homme dont ils croient étouffer la gloire au berceau. Ces coterie lettrées, ces tribunaux de prose et de vers où, chez toutes les nations et dans tous les temps, on a pesé sans passion les Chapelains et les Virgiles, délibèrent mûrement et se déclarent en faveur de Scudéry. Le déchainement est général, tout est mis en usage par la haine, et les longues lettres imprimées, et les petits vers manuscrits, et les libelles vendus avec privilège,

et ces couplets aussi lâches que honteux dont l'auteur se cache et diffame. Toutes les fictions poétiques sont en insurrection contre le *Cid* ; mais l'admiration publique demeure inébranlable et constante ; *Rodrigue* et *Chimène* sont accueillis par de nouvelles acclamations, et les larmes continuent de couler.

« Et qui pourrait les tarir ces larmes ? qui pourrait imposer silence à l'opinion publique, quand sa voix est celle de la justice, et son suffrage le cri de l'admiration ? Un nouvel orage se prépare contre Corneille ; aux conjurations littéraires se joint le despotisme politique. Un ministre tout-puissant, et qui, toujours avide d'adulations sans les aimer, semblait voir des outrages contre sa puissance, plus que des injustices envers sa gloire, dans les éloges donnés aux talents qu'il n'avait pas ; un ministre, ami des lettres, mais implacable ennemi de toute espèce de supériorité, favorise d'abord en secret, autorise ensuite publiquement les persécuteurs d'un grand homme. Il avait protégé *Medée*, il se déclara contre le *Cid*. Et celui qui fit tomber, sous la hache des commissions prétendues judiciaires, les têtes des Marillac et des de Thou, commande à un tribunal de littérature que lui-même il a créé, la fleur d'un chef-d'œuvre et l'humiliation du génie. Gloire à ce tribunal auguste ! Il ne traita point la vérité pour satisfaire à la reconnaissance ; il peut se laisser surprendre à l'erreur, mais non pas se rendre l'instrument de la haine ; et si des l'Aubespine de Châteaufort, car il en est en littérature comme en politique, osent venir dans son sein ordonner la justice au nom du pouvoir, ils apprendront que la conscience littéraire d'un corps savant et éclairé est à plus haut prix que la conscience morale de magistrats courtisans.

« O ligue de l'envie et du pouvoir, que vous êtes faible contre le génie ! Tandis que vous persécutez le *Cid*, Horace (10) vient de naître, et le *Cid* est vengé. C'était alors, pour la première fois, que le talent de Corneille entra dans l'ancienne Rome. Dès qu'il eut foulé cette terre de gloire et de liberté, son âme se connut une énergie nouvelle, et son génie parut s'agrandir encore en peignant la grandeur romaine. C'est à Horace que commence ce nouveau développement de Corneille ; et si la fécondité de l'invention, si la force des combinaisons dramatiques, si dans un sujet stérile, et où le poète a tout créé, l'assemblage de toutes les situations opposées, de tous les sentiments divers, de toutes les révolutions de l'âme, la crainte, l'espérance, la joie, la terreur, l'admiration mêlée à l'attendrissement ; si des caractères devenus parmi nous le modèle du sublime, un contraste de caractères aussi beau que les caractères eux-mêmes, un dialogue non moins imposant, tiré des entrailles des personnages, et formé d'expressions de génie ; si tant de beautés inconnues, tant de merveilles de l'art, réunies, enchaînées, pressées dans l'espace de trois actes, caractérisent la force et l'abondance du talent, osant le dire avec confiance, les trois premiers actes d'Horace sont un des plus beaux efforts de l'esprit humain ; et sans doute ils seraient le chef-d'œuvre du théâtre, s'ils préparaient un plus heureux dénouement.

« Le génie est comme les Immortels d'Homère ; ils font trois pas et touchent aux bornes du Monde.....

Cinna était le troisième chef-d'œuvre de Corneille. Ce grand-homme avait touché dans *Cinna* aux bornes de son art. L'auteur a fondu dans l'analyse de *Cinna* l'analyse même de l'art qui caractérise le père du théâtre. Après avoir signalé les beautés de ce chef-d'œuvre, dont plusieurs avaient déjà été relevées par Voltaire, qui en a fait, dit M. Fabre, un éloge digne de Corneille et de lui ; il se demande « qui a dignement loué ce beau développement du cinquième acte, où, frappé coup-sur-coup de surprises nouvelles, un prince généreux, et trahi par tous les dépositaires de sa confiance, découvre, à chaque mot prononcé, de nouveaux sujets de vengeance et de courroux, au moment où vont éclater ses bontés et sa clémence ? Tel est l'art profond de Corneille, l'art des préparations, des grands développements. Veut-il offrir au spectateur une action extraordinaire, et sublime, un triomphe héroïque de la vertu ? il fait marcher la vertu toujours croissante, d'obstacle en obstacle, de combat en combat, et de victoire en victoire : il rassemble d'abord autour d'elle, il lui oppose enfin réunies, toutes les résistances du sort, des intérêts des passions, ou de la nature ; mais élevant par degrés, et dans la même proportion, l'âme invincible de ses héros, il leur donne ainsi, au moment du triomphe, une grandeur plus qu'humaine, et cependant vraisemblable. Quel art divin ! et quel modèle en offre le caractère d'Auguste dans le cinquième acte de *Cinna* ! Ah ! puisqu'un tel ouvrage a des défauts, et même des défauts très-graves, n'est-ce pas ici, Messieurs, que je puis répéter dans cette en-

ceinte, ce que disait l'émule de Corneille à 700 prédécesseurs, qu'il y a sur-tout dans les ouvrages du père de notre théâtre une certaine force, une certaine élévation, qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si, ajoutait Racine avec une noble circonspection, si on peut lui en reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres.

« Cette force, cette élévation qui enlève, voilà Corneille ; et le génie seul peut ainsi caractériser le génie. C'est par ces qualités éminentes que ce grand-homme a pu créer un nouveau ressort, un nouvel intérêt dramatique, l'intérêt d'admiration ; c'est par elles qu'il a inventé, selon l'expression de Boileau, un nouveau genre de tragédie inconnu à Aristote. Et c'est de là qu'on est parti pour révoquer en doute si Corneille, si ce tragique inventeur, avait un talent propre à la tragédie (11) ! Et l'on a osé mettre en question si un sentiment qui nous jette hors de nous-mêmes, et qui nous fait verser des larmes, est susceptible de produire des émotions théâtrales (12).... Je répondrais à ces nouveaux Aristarques : — Les nuances de sentiment sont infinies ; et quand vous dites vaguement que l'admiration n'est point théâtrale, vous pourriez parler de tel genre d'admiration dont je serais forcé de penser comme vous. S'agit-il d'un héros impassible, d'un stoïcien sévère, impénétrable à la douleur, inaccessible aux atteintes des passions, qui sans faire effort sur lui-même, et par l'élévation naturelle de son âme, se trouve au-dessus des faiblesses humaines, et des coups terribles du sort ; je l'avouerai, l'admiration inspirée par un tel personnage ne serait qu'une admiration d'étonnement, profonde, si l'on veut, mais calme ; et qui n'aurait rien des douces émotions ni des impressions violentes que nous demandons à la tragédie. Mais si j'admire un héros, un homme accessible, comme moi, aux mouvements de la nature, aux faiblesses du sentiment, et dont la vertu se soumet la nature sans l'éteindre, et le sentiment sans l'étouffer ; puis-je être, sans émotion et sans trouble, le témoin de ses agitations et de ses combats ? ou puis-je douter à mes transports, puis-je douter à mes pleurs, que mon admiration ne soit théâtrale et passionnée ? Et quel spectacle plus auguste et plus touchant que celui de l'homme vertueux luttant contre ses intérêts les plus chers, et triomphant sans se plaindre ! Sublime et douloureux triomphe ! infortuné vainqueur, à qui, dans l'abîme où sa vertu le précipite, il n'est resté que sa vertu pour le consoler de lui-même !

« Rodrigue est au moment de s'unir à l'amante qu'il adore ; son père est offensé, et l'offenseur est père de Chimène. Place soudainement entre la nécessité de trahir son honneur, ou de perdre à jamais ce qu'il aime, son cœur se révolte, mais sa main s'arme ; et, trop heureux s'il pouvait immoler à l'amour que sa vie, il immole avec plus de courage son amour à son devoir. Chimène voit dans son amant le meurtrier de son père ; elle ne peut que l'estimer davantage par cette mort qui les sépare ; mais la nature commande, l'amour gémissant obéit ; Chimène demande la tête de Rodrigue ; elle s'efforce de le perdre, sans même vouloir souhaiter de le haïr. J'admire Chimène et Rodrigue, et vous les admirez comme moi. Mais d'où vient votre admiration et la mienne ? n'est-ce pas de la victoire cruelle que remportent sur elles-mêmes ces âmes passionnées, en sacrifiant leurs plus douces affections ? une semblable admiration est-elle froide ? est-elle calme ? Non, elle est passionnée comme les personnages qu'elle inspire ; elle est mêlée de crainte et d'attendrissement ; je dis plus, elle naît, ou du moins elle tire sa force de la crainte et de l'attendrissement même. Moins touchés du déplorable triomphe de deux cœurs infortunés par choix et par devoir, moins effrayés des malheurs où leur vertu les entraîne, nous trouverions cette vertu bien moins extraordinaire, bien moins sublime ; elle n'exciterait en nous ni surprise ni admiration. Il est donc une admiration théâtrale : n'affectez plus de nier ce que vous éprouvez vous-mêmes, n'affectez plus de méconnaître dans Corneille la terreur et la pitié, parce que la terreur et la pitié ont pour cortège dans Corneille l'enthousiasme et l'admiration.

« Et quel plus grand appareil de terreur que le cinquième acte de *Rodogune* ! Avez-vous vu ce prince malheureux menacé d'une main chérie, cherchant à découvrir, frémissant de connaître, cette main qui vient d'assassiner son frère, et qui lui réserve le même sort ; et forcé, dans ses horribles soupçons, d'hésiter entre sa mère et son amante ? Avez-vous vu la fatale coupe approcher des lèvres d'Antiochus ; et cette Cléopâtre qui l'avait préparée pour la mort de son fils, en faire l'épreuve sur elle-même, dans l'espoir de l'entraîner après elle au tombeau ? Avez-vous vu, dans Héraclius, un père qui tient le glaive levé sur la tête de deux princes dont l'un

(5) Laharpe, *Eloge de Racine*.

(6) *Ibidem*.

(7) Le *Cid* parut en 1636.

(8) Joué en 1633.

(9) Joué en 1636.

(11) Titre que Corneille donna toujours à sa tragédie, appelée depuis les *Horaces*.

(12) Voyez l'*Eloge de Racine* par Laharpe, les notes, et entr'autres la note 6 ; le *Commentaire de Racine* par Luceau de Boisgermain, etc.

est son fils ; et qui , dans son incertitude effrayante , excité par l'ambition , mais retenu par la nature , près de frapper son ennemi , mais près de se baigner dans son propre sang , demeure en suspens et glacé d'horreur entre la vengeance et le parricide ? Avez-vous vu des princes généreux , unis par les bienfaits et par l'amitié , se disputer , aux yeux d'un tyran ou d'un père , un nom qui doit conduire l'un d'eux à la mort ? Mais ici la terreur est tempérée par l'admiration , et l'admiration rendue plus tragique par la pitié . »

Ce mélange si doux d'admiration et de pitié , l'orateur nous le fait voir encore , mais avec de nouvelles nuances dans l'analyse de Polyeucte , ce chef-d'œuvre si sublime et si touchant .

Et quel est le chef-d'œuvre de Corneille où l'admiration ne soit pas ainsi accompagnée , où elle soit froide et languissante ? Est-ce donc ce *Cinna* que Condé applaudit de ses larmes ? est-ce *Horace* ?... vous le pensez , vous le dites du moins ; eh bien ! suivez-moi , venez à ce théâtre où Corneille a peint les Romains de manière à expliquer la conquête du monde . Voyez ces héros : ils vont combattre , la patrie l'a voulu ; ils vont combattre , l'un , le frère d'une épouse et l'amant d'une sœur ; l'autre , l'époux d'une sœur et le frère d'une amante : et cette amante , cette épouse , ces sœurs viennent réveiller , irriter au fond de leurs âmes la voix gémissante du sang et les murmures de l'amour . Un père arrive , il pleure ; il pleure , mais il les exhorte à être plus Romains que lui !... (13) . Que faites-vous cependant , froids raisonneurs ? vous vous troublez ; votre agitation vous trahit ; vous vous livrez sans défense au plus noble enthousiasme ; je le vois s'accroître de scène en scène ; et lorsque enfin le *Qu'il mourût* développe à vos yeux toute l'âme d'un Romain , sans démentir les larmes d'un père , votre ivresse dépose contre vos préventions ; les transports de votre cœur s'élèvent contre les subtilités de votre esprit ; et vos pleurs involontaires réfutent vos malheureuses doctrines en dépit de vous . Allez maintenant , hommes injustes , allez dans la méditation de vos petits systèmes , étouffer ces transports dont vous êtes encore oppressés ; essayez ces larmes encore chaudes sous votre paupière , et dites : que l'admiration n'est jamais théâtrale (14) ; qu'on peut douter si Corneille était né avec un génie vraiment dramatique (15) ; et qu'enfin il lui était impossible d'exciter ces touchantes émotions que nous allons tous chercher au théâtre .

Pour moi , plus ignorant et mieux instruit de mon ignorance , je trouve qu'il est difficile de marquer ce qui fut impossible à Corneille . Je le vois , par la force de ses combinaisons , par les situations violentes où il place ses personnages , subjugué l'attention du spectateur , la nourrir sans cesse , et la ranimer durant tout le cours d'une intrigue même pénible et défectueuse dans ses moyens , telles que les intrigues d'Héraclius et de Rodogune : exciter par les combats du cœur , par l'opposition des intérêts , cette pitié , cette terreur qu'on a voulu méconnaître dans l'effet de ses tragédies , parce qu'elles y paraissent toujours accompagnées de l'admiration ; commander cette admiration si noble et si vive par la hardiesse de ses conceptions , par la sublimité de ses caractères , ou touchans ou énergiques ; grands par la vertu ou imposans dans le crime : montrer les inépuisables ressources de son génie , non-seulement par le nombre de ces caractères diversement supérieurs , mais plus encore par la variété des combinaisons , des ressorts dramatiques , des peintures de mœurs ; par cette audace active et féconde qui lui a fait tout tenter , jusqu'à mettre sur la scène un héros qui , long-temps environné de périls , ne les repousse qu'avec l'ironie ; mais qui souvent ennoblit l'ironie même , devenue dans sa bouche l'expression de l'énergie et de la grandeur .

Je le vois créer à-la-fois parmi nous , tous les genres d'éloquence ; celle de la raison et celle du sentiment ; trouver ce dialogue admirable , tantôt plein , majestueux , soutenu , abondant en pensées et en images ; tantôt vif , serré , précipité , forcé , suivant avec la rapidité de l'éclair toutes les émotions , tous les mouvemens de l'âme , et n'offrant dans son impétuosité qu'un choc , un combat de traits de caractère , de situation et de génie : montrer la même force

de création dans son style que dans ses plans ; étinceler par-tout de ces vers que la vigueur de pensée et d'expression gravent également dans la mémoire , et qu'on retient dès qu'on les entend ; de ces images frappantes qui saisissent ; de ces mouvemens violens qui entraînent ; de ces coups de pinceau fiers et hardis où s'annonce la main d'un maître ; de ces tirades d'inspiration qui semblent moins composées qu'inventées , où brillent ces traits de feu , ces élans , ces saillies d'une âme forte et profondément émue , ces expressions neuves , inespérées , dont l'énergie fait tressaillir .

Je le vois donner à notre langue ces tours , ces grandes formes du style , destinées à peindre la fureur , l'étonnement , l'indignation , tous les troubles de l'esprit et du cœur ; ces belles formes qui se montrèrent pour la première fois dans la harangue de Cinna , dans le songe de Pauline , et le récit de Stratonice ; et qui ont reparu depuis , plus parfaites et non plus sublimes , dans le songe d'Athalie , les récits d'Iphigénie et de Merope , et les harangues de Brutus . Je vois enfin ce grand maître offrir , dans divers ouvrages , des modèles de toutes les parties de l'art ; une exposition neuve , majestueuse , imposante dans *Pompée* ; une exposition adroite et artistement tracée dans *Othon* ; dans l'enchaînement des belles scènes de *Polyeucte* un modèle de conduite théâtrale ; et dans le cinquième acte de *Rodogune*... quel cinquième acte ! quel dénouement ! que peut-on lui opposer dans tous les théâtres du monde ? Ah ! c'est la merveille du génie , et le plus beau de tous les arts ne s'y est élevé qu'une fois .

Mais tant de beautés sont-elles sans mélange ? Ce génie qui s'élance au-delà de son art pour l'élever jusqu'à lui , se soutient-il toujours dans son sublime essor ?... Il tombe , répète avec complaisance la prudente médiocrité , bien sûr de ne pas faire de chute ; il tombe... Oui sans doute... et ses chutes sont profondes... Je l'avoue ; elles sont proportionnées à la hauteur de son vol : il tombe ! et heureux qui peut tomber ! heureux sur-tout qui tombe de si haut ! quel fut cet homme qui sut racheter tant de fautes , qui sut les effacer au point que son nom prononcé réveille aussitôt l'idée de la grandeur de l'esprit humain , et rappelle à nos souvenirs ce que le plus noble des arts a enfanté de plus sublime ! Ah ! sentons avec transport les beautés de ce mâle génie : ses fautes , ne les justifions pas ; mais , au lieu de les déplorer sans fruit , cherchons dans les préceptes qu'il nous donne comment on peut les éviter .

Le fondateur de notre théâtre en fut aussi le législateur... (La suite à un prochain numéro.)

AVIS.

Vente de bœufs et brebis mérinos du troupeau de Malmaison , qui (comme l'on sait) est de pure race choisie d'Espagne , sans aucun mélange de métis .

Ce troupeau fournit à la vente de cette année 315 individus , savoir :

- 30 bœufs , de l'âge de 2 , 3 et 4 ans .
- 80 bœufs antenois , de l'âge de 18 mois .
- 180 brebis meres , de l'âge de 3 , 4 et 5 ans .
- 25 brebis antenoises , de l'âge de 18 mois .

Cette vente se fera à l'Orangerie , située à l'extrémité du parc de Malmaison , route de Paris à Saint-Germain , et aura lieu le 7 juin 1808 et jours suivans , s'il y a lieu . On commencera à dix heures précises du matin .

Le tout au comptant et en francs .

Le receveur des domaines de Malmaison ,
maire de Ruel . DEBOURGES .

GRAVURES.

Deux estampes au pointillé . *L'Instinct de la Musique* , et il ne dansera jamais plus heureux ; d'après Mallet , par Prot : dix pouces et demi de hauteur sur 7 pouces et demi de largeur . Prix , 3 fr. chaque , et le double avant la lettre comme en couleur .

Ces scènes aimables peuvent plaire aux meres de famille par la composition , ainsi qu'aux amateurs , par la manière dont elles sont gravées .

A Paris , chez Ostervald l'aîné , rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice , n° 20 .

On trouve chez le même , *Nina et Constance* , demi-figure , et un grand nombre d'estampes agréables .

GÉOGRAPHIE.

Carte de l'Angleterre , de l'Ecosse et de l'Irlande ou royaume-uni de la Grande-Bretagne , avec une partie des côtes de France depuis Brest , et s'étendant au-delà vers le nord , jusqu'à l'embouchure de l'Elbe ; on a réuni sur la même feuille le Portugal avec une partie de l'Espagne , le plan du détroit de Gibraltar , situé entre la pointe d'Europe et celle d'Afrique , plus le plan détaillé de Gibraltar ; ce qui rend cette Carte une des plus intéressantes qui aient jamais été publiées .

Prix , 3 fr. pour Paris .

Se vend chez Vicq , graveur de Géographie , rue du Marché-Palu , n° 26 ; Mme Hennequin , à la Mappemonde , rue Saint-Jacques , n° 40 ; Vilquin , marchand d'estampes , cour du palais , du Tribunat , n° 20 .

LIVRES DIVERS.

Oeuvres politiques , littéraires et dramatiques de Gustave III , roi de Suède , suivie de sa *Correspondance* , 5 vol. in-89 ; superbe édition , très-bien imprimée sur papier vélin , avec figures soigneusement gravées . Le cinquième volume contient la collection des écrits politiques et littéraires de Gustave III .

Prix , 50 fr. , et 55 fr. franc de port .

A Paris , chez Bechet , libraire , quai des Augustins , n° 63 .

Le même libraire tient toutes les nouveautés , ainsi qu'un assortiment de livres en tous genres .

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique . Aujourd'hui , Relâche . — Jeudi , Concert de Mme Grassini , suivi d'un ballet .

Théâtre Français . Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui , la 2^e représentation d'*Antaxerce* , tragédie nouvelle en 5 actes .

Théâtre de l'Impératrice , rue de Louvois . Par l'Opéra-Buffer , les Virtuosi amblanvi . — Mercredi , la 1^{re} repr. de l'Ecole des Juges .

Théâtre de l'Opéra-Comique . Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui , le 1^{er} jour , la 1^{re} repr. d'un jour à Paris , ou la Leçon singulière , op. com. en 3 actes .

Théâtre du Vaudeville , rue de Chartres . Aujourd'hui , Une Journée de Ferney , l'Étourderie , et Bancelin .

Théâtre de la Gaîté , boulevard du Temple . Aujourd'hui , la 16^e repr. de Peau-d'Ane ou l'Isle Bleue et la Mer jaune , et Arlequin au Café du Bosquet .

Cirque Olympique de MM. Franconi , fils . Aujourd'hui , Grands exercices d'équitation , et les Français en Pologne .

Salle Montansier , Palais du Tribunat . Aujourd'hui , Exercices des sieurs Auguste , Caudor et du Scapin ; la grande volée par un singe , et les chiens savans et extraordinaires .

Panorama . Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public dans deux des rotondes du boulevard Montmartre , depuis dix heures du matin jusqu'à cinq . La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une 3^e rotonde . — Prix d'entrée , 2 fr. chaque .

Tivoli , Chaussée d'Antin , rue Saint-Lazare . Aujourd'hui , Fête champêtre . — Le jardin est ouvert tous les jours , depuis 5 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir . Il y a un bon restaurateur . — Prix d'entrée , 1 fr. .

Panharmonicon , Cour des Fontaines , n° 1 . Tous les jours , à huit heures du soir , grand Concert d'harmonie .

Galerie des chefs-d'œuvres de l'architecture des différens peuples , rue de Seine-Saint-Germain , n° 8 . — Cette collection , unique dans son genre , exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas , auteur des Voyages d'Istrie , Dalmatie , Syrie , Phénicie , Palestine , etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4 . — Prix d'entrée , avec la feuille explicative , 1 fr. 50 c. .

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre , rue Neuve de la Fontaine-Michaudière , carrefour Gaillon . Spectacle tous les jours , sans interruption , à sept heures du soir . M. Pierre continuera les pièces nouvelles annoncées par les affiches .

(13) Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux ,
Faites votre devoir et laissez faire aux Dieux .

Horace , acte 25 .

(14) Commentaire sur Racine .

(15) *Eloge de Racine* , par Laharpe , note 6 , première édition .

Le bonnement se fait à Paris , rue des Poitevins , n° 6 ; le prix est de 25 fr. pour trois mois , 50 fr. pour six mois , et 100 fr. pour l'année entière . On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois .

Il faut adresser les lettres , l'argent et les effets , franc de port , à M. Agasse , propriétaire de ce journal , rue des Poitevins , n° 6 . Tous les effets , sans exception , doivent être à son ordre .

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir . Les lettres des départemens , non affranchies , ne seront point retirées de la poste .

Il faut avoir soin , pour plus de sûreté , de charger celles qui renfermeront des valeurs .

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur , rue des Poitevins , n° 14 , depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir .

A Paris , de l'imprimerie de H. Agasse , propriétaire du *Moniteur* , rue des Poitevins , n° 6 .